SE DÉPASSER POUR UN CANADA PLUS AVERTI ET BIENVEILLANT

SON EXCELLENCE LE TRÈS HONORABLE DAVID JOHNSTON a débuté sa carrière comme professeur adjoint à la Faculté de droit de l'Université Queen's en 1966, puis s'est joint à la Faculté de droit de l'Université de Toronto en 1968. Il est devenu doyen de la Faculté de droit de l'Université de Western Ontario en 1974. Il a été nommé principal et vice-chancelier de l'Université McGill en 1979, et en juillet 1994, il est retourné à la Faculté de droit de l'Université McGill à titre de professeur à plein temps. En juin 1999, il est devenu le cinquième président de l'Université de Waterloo.

M. Johnston détient un LL.B. de l'Université Queen's (1966), un LL.B. de l'Université de Cambridge au Royaume-Uni (1965) et un B.A. de l'Université Harvard (1963). Durant son séjour à Harvard, il a été élu à deux reprises au All-American hockey team et est membre du temple de la renommée athlétique de l'Université Harvard. Il s'intéresse particulièrement à la réglementation des valeurs mobilières, au droit corporatif et aux technologies de l'information.

Assermenté le 1er octobre 2010, Son Excellence le très honorable David Johnston est le 28e gouverneur général depuis la Confédération.

RÉSUMÉ

Tout comme Thomas Symons nous a exhortés à " Se connaître " en tant que Canadiens, mon épouse, Sharon, et moi avons concentré nos efforts sur la promotion d'un Canada plus solidaire et plus averti, alors que nous approchons du 150e anniversaire de notre nation. Comment se portent nos efforts pour bâtir des communautés plus bienveillantes et un meilleur pays? Se dépasser. Que ce soit là notre objectif en tant qu'élèves et innovateurs, en tant que bénévoles et philanthropes, comme membres de familles solides et en santé et de communautés averties et bienveillantes.

Il y a deux ans, peu après mon assermentation comme gouverneur général, je me suis rendu à Charlottetown pour livrer un discours dans le cadre de la conférence Symons sur l'état de la Confédération. Ce fut un honneur d'y être pour plusieurs raisons.

Premièrement, j'étais ravi d'être invité à cet événement, car il doit son nom à un ami pour qui j'ai toujours eu une profonde admiration : Thomas Symons, qui a consacré tant d'années à l'étude et à l'enseignement de tout ce qui a trait au Canada. (Comme on le souligne dans ce numéro spécial de *Thèmes canadiens*, c'est lui qui nous incitait, il y a 40 ans, à « mieux nous connaître » par une meilleure compréhension des études canadiennes. Bref, un appel à l'action encore très à propos.)

Deuxièmement, il s'agissait pour moi d'une merveilleuse occasion de parler du Canada et de préciser ma vision d'avenir pour notre pays, qui fêtera son 150e anniversaire en 2017. Enfin, je ne pouvais rêver mieux comme lieu pour prendre la parole, car c'est à Charlottetown que l'idée d'un Canada uni a pour la première fois été accueillie avec enthousiasme.

La Conférence de Charlottetown de 1864 nous rappelle que la Confédération est née d'un effort collectif, non sans négociations, sans compromis et sans de longues années de préparation. Comme l'ont fait remarquer les éditeurs de *Débats sur la fondation du Canada*, « À l'image de Rome, qui ne s'est pas construite en un jour, la confédération ne s'est pas faite en un an ! » En effet, les législatures coloniales de l'époque, sans oublier bien sûr les maisons et les lieux publics, ont été le théâtre de nombreux débats et délibérations.

Tous se devaient de répondre à une question déterminante : « le Canada, oui ou non ? »

VERS UN CANADA PLUS AVERTI ET BIENVEILLANT

J'ai profité de mon passage à Charlottetown pour en quelque sorte préciser les idées présentées un mois plus tôt dans mon discours d'installation, intitulé *Une nation avertie et bienveillante : un appel au devoir.*

J'aime voir ce discours comme le plan directeur de mon mandat à titre de gouverneur général. Thomas Symons martelait que les Canadiens devaient apprendre à « mieux se connaître » ; ma femme, Sharon, et moi avons quant à nous concentré nos efforts à promouvoir un Canada plus averti et bienveillant à la veille de son 150e anniversaire. Comme le long dilemme qui a précédé la Confédération pourrait se résumer par « le Canada, oui ou non ? », je propose à présent qu'on se pose ceci comme question fondamentale : « un Canada plus averti et bienveillant, oui ou non ? ».

Donnons une portée spatiale et temporelle à ces mots : des esprits curieux et des cœurs généreux ; n'est-ce pas dans cette direction que nous désirons voir évoluer le *Canadensis*, de son nom d'espèce, dans les prochaines années ?

Averti, bienveillant; curieux, généreux. On ne peut évidemment tous s'entendre sur la définition de ces épithètes, mais croyez-moi, ceux qui ont négocié les compromis et les arrangements de la Confédération avaient eux aussi leur lot de divergences. Cela dit, il y a fort à parier que nous sommes plus conscients que nous ne l'avons jamais été de ce que nous avons en commun en tant que Canadiens, et en tant qu'êtres humains.

Ceux qui étudient l'histoire canadienne vous le diront, la Confédération n'était pas une simple utopie. Les leaders de l'époque avaient un but bien précis. Dans sa récente biographie de John A. Macdonald, l'historien Richard Gwyn précise que le premier de nos premiers ministres comprenait que la Confédération était avant tout un moyen de parvenir à une fin. Cette fin était un pays de l'Amérique du Nord doté d'assez de volonté et de nerf pour survivre aux côtés des grandes puissances britannique et états-unienne.

Nous n'avions d'autre choix que d'être un pays ambitieux. Voilà pourquoi la Confédération canadienne est née sous la promesse de commencer à construire une voie ferroviaire transcanadienne dans les six mois et, enfin, d'étendre nos frontières jusqu'à la côte du Pacifique.

De nos jours, je crois qu'il faut être tout aussi audacieux dans notre recherche de nouveaux horizons, mais cette fois, notre défi est de construire une nation plus avertie et plus bienveillante, et ce, dans un monde en rapide évolution.

SE DÉPASSER

Cela me ramène à notre vision pour 2017 et les années qui suivront. Où en sommes nous dans nos efforts pour bâtir des collectivités plus averties et plus bienveillantes ? Pour bâtir un meilleur pays ? Qu'est ce que Sharon et moi avons pu observer en deux ans et demi ?

Évidemment, il est impossible de tout dire ici, mais je commencerais par affirmer avec conviction que nous sommes vraiment choyés d'être Canadiens. J'ai toujours profondément aimé ce pays, mais j'y suis d'autant plus attaché aujourd'hui que je l'ai sillonné à la rencontre d'innombrables Canadiens dynamiques, chaleureux et talentueux. À bien des égards, le Canada fait l'envie du monde entier, et avec raison.

Cela dit, nous savons tous que nous pouvons, et devons, faire beaucoup plus si nous voulons nous considérer comme une nation avertie et bienveillante à part entière. N'oublions pas non plus qu'un danger guette le Canada moderne, ainsi que tous les pays qui ont sa chance : la complaisance, une menace qui s'accentue à mesure que le rythme du changement s'accélère. Il faut donc continuellement chercher à parfaire nos apprentissages, à donner davantage et à renforcer nos collectivités.

Conscient de ce contexte mondial en rapide évolution, j'invite tous les Canadiens à trouver des façons de se dépasser à l'approche de 2017, et de notre 150e anniversaire. Méfions nous de la complaisance, car aujourd'hui la réussite relève de notre capacité et de notre désir de toujours viser l'excellence, en particulier lorsqu'il faut reconnaître les nouvelles réalités et s'y ajuster.

Autrement dit, pour réussir, il faut se dépasser.

Pendant la première moitié de mon mandat, Sharon et moi avons orienté nos efforts vers des priorités clés : apprentissage et innovation; philanthropie et bénévolat; familles et enfants. Permettez-moi de vous faire part de mes observations et de mes espoirs pour le Canada en abordant un à un ces piliers essentiels du pays dont nous rêvons.

APPRENTISSAGE ET INNOVATION

Certes, le Canada a l'avantage de son territoire riche en minéraux, en bois et en eau douce, en plus de posséder le plus long littoral du monde, mais notre plus belle ressource est notre capacité d'apprendre et d'appliquer notre ingéniosité collective. Comment pouvons nous tirer le plein potentiel de nos apprentissages et de nos innovations pour améliorer notre qualité de vie et renforcer notre société ?

L'un des moyens privilégiés pour créer une société civile et prospère consiste à assurer un enseignement secondaire de qualité pour tous les Canadiens. De nombreuses initiatives remarquables sont en cours au Canada pour favoriser la réussite scolaire.

Nous avons pu constater l'une d'elles lors d'une inoubliable visite à Sherbrooke, dans les Cantons de l'Est, au Québec. Dans cette collectivité est née une fructueuse expérience visant à réduire un taux de décrochage scolaire au secondaire qui avait atteint un niveau alarmant ces dernières années. Là-bas, de nombreux élèves — en particulier les garçons — consacraient de plus en plus de temps à des emplois à temps partiel plutôt que de se concentrer sur leurs études. Leurs notes s'en ressentaient et nombre d'entre eux finissaient par se décourager et abandonner l'école pour occuper un emploi à plein temps.

Les gens de Sherbrooke se sont ralliés pour trouver une solution à ce problème. La communauté d'affaires, la commission scolaire, la municipalité et les élèves ont formé un partenariat soudé par un contrat d'engagement au maintien de bons résultats scolaires des jeunes travaillant à temps partiel. Entre autres, ces derniers ne peuvent désormais plus travailler plus de 15 heures par semaine. En signant ledit contrat, l'élève et son employeur reconnaissent que l'éducation est essentielle à la réussite personnelle et au bien-être de la collectivité.

Depuis la mise sur pied de ce programme innovateur il y a 10 ans, le taux de décrochage au secondaire à Sherbrooke est passé de 34 % à 25 %. Ce progrès remarquable est issu d'une collaboration et d'un désir d'innover, ainsi que d'une même conviction que la réussite des jeunes ne dépend pas uniquement du réseau scolaire, mais de toute la collectivité.

À l'approche de 2017, pouvons nous trouver des moyens d'accroître le taux d'obtention d'un diplôme d'études secondaires, y compris dans les communautés autochtones ?

Pouvons nous aussi faire en sorte qu'il y ait davantage d'étudiants canadiens qui passent au moins une session d'étude à l'étranger pour pratiquer la diplomatie du savoir au niveau postsecondaire ?

Lorsqu'il est temps d'aider les étudiants à passer de l'école au marché du travail, pouvons nous être un chef de file mondial en matière d'appariement compétences emplois ?

Pouvons nous nous dépasser en tant que nation d'apprenants et d'innovateurs ?

PHILANTHROPIE ET BÉNÉVOLAT

En avril 2012, j'ai vécu un moment marquant de mon mandat, lorsque j'ai réintroduit un prestigieux prix de reconnaissance du bénévolat et du service à

la communauté. Le Prix du Gouverneur général pour l'entraide rend hommage aux personnes qui donnent temps et énergie pour venir en aide aux autres sans attendre de reconnaissance ni de récompense. Ces héros méconnus, nous en avons rencontré beaucoup pendant deux ans et demi. Pour illustrer la compassion et la générosité sans borne qui habitent les récipiendaires de ce prix, j'aimerais vous parler d'Evelyn Florendo, une femme de 75 ans.

En novembre 1984, Evelyn lisait le journal, chez elle à Vancouver, lorsqu'elle est tombée sur un article traitant de jeunes contrevenants dans un centre de détention de Burnaby. On rapportait qu'ils s'infligeaient des blessures. Certains d'entre eux se coupaient, d'autres avaient même fait des tentatives de suicide. Voulant faire quelque chose pour soulager leur douleur et mettre un peu de joie dans leur vie, Evelyn a téléphoné au directeur de l'établissement.

Résultat : depuis 28 ans, plus d'une centaine d'adolescents ont droit à un dîner de Noël qu'Evelyn prépare avec des femmes de la Ligue des femmes catholiques de la région et l'archevêque local. Chaque Noël, les résidents du centre, âgés de 12 à 19 ans, dégustent un copieux repas suivi d'une soirée portes ouvertes à laquelle sont conviés leurs proches, des conférenciers et des politiciens. Certains des jeunes contrevenants ont commis des crimes graves, d'autres des infractions plus mineures, mais Mme Florendo agit par gentillesse, tout simplement. Elle les serre dans ses bras, leur dit qu'elle les aime. Beaucoup lui répondent, amusés, « je t'aime aussi ».

Le dîner de Noël annuel est un événement modeste, mais tellement important dans la vie ces jeunes. Ceux qui travaillent ou font du bénévolat au Centre s'entendent pour dire que ce signe de compassion compte énormément. « Parfois, les gens tournent le dos aux jeunes de cet âge », déplore Roger Bissoondatt, un bénévole. Evelyn Florendo souhaite leur inspirer l'espoir de transformer leur vie. Elle leur montre qu'ils sont précieux et importants, qu'ils ont tout à apporter à la société.

À titre de gouverneur général, ce fut un privilège de remettre le Prix pour l'entraide à Evelyn, ainsi qu'à tous les autres récipiendaires. Les Canadiens ont de quoi être fiers lorsqu'il est question de philanthropie et de bénévolat. On estime que, chaque année, 12,5 millions de personnes au Canada font du bénévolat de façon officielle dans un organisme ou une organisation. Grâce à elles, le Canada occupe l'un des premiers rangs au monde parmi les donateurs de temps et de talent. Par ailleurs, les dons de bienfaisance enregistrés au Canada 2010 se chiffraient à 10,6 milliards, signe de la grande générosité de notre population.

Nous avons beaucoup progressé, mais nous devons faire plus. Pourquoi ne pas élargir le cercle de l'altruisme en incitant tous les Canadiens, y compris les jeunes, les nouveaux arrivants et ceux qui ne se considèrent pas « généreux de leur personne », à pratiquer le bénévolat au quotidien ?

Pouvons nous nous fixer des objectifs afin de mesurer et d'améliorer notre cote en matière de bénévolat et de philanthropie par rapport aux autres pays ?

Pouvons nous nous dépasser en tant que nation de bénévoles et de philanthropes ?

FAMILLES ET ENFANTS

Les Canadiens se dévouent pour leur famille, leurs enfants et leur collectivité. Le succès de notre pays repose sur de solides bases familiales et communautaires, et nous croyons que le bien être des enfants est prioritaire dans une société avertie et bienveillante.

Or, la santé mentale est une source de préoccupation croissante pour les familles et les communautés canadiennes. Selon l'Association canadienne pour la santé mentale, un Canadien sur cinq sera personnellement touché par la maladie mentale au cours de sa vie, ou par celle d'un proche, d'un ami ou d'un collègue. La maladie mentale frappe sans distinction d'âge, de revenu, de niveau d'éducation ou de culture, et ses effets sur nos vies et la société sont graves.

Ces dernières années, Sharon et moi avons tenté d'éliminer les préjugés qui entourent trop souvent la maladie mentale et de faire connaître la recherche et les traitements possibles. Ce faisant, nous avons eu la chance de rencontrer des personnes formidables.

Par exemple, à la fin de l'année dernière, nous avons connu Mike Kerrigan, qui sensibilise les collectivités rurales à la maladie mentale au moyen d'une course entre Strathroy, en Ontario, et Miramichi, au Nouveau Brunswick. Mike a décidé de lancer ce projet pour son fils de 16 ans, Jacob, qui passait pour un toxicomane en raison

de son comportement imprévisible, avant de recevoir un diagnostic de trouble bipolaire et de suivre un traitement pour bien vivre avec sa maladie.

Sur notre route, nous avons été témoins d'importants progrès contre ce fléau. Nommons le Modèle Algoma pour les jeunes ayant des problèmes de santé mentale, mis sur pied à Sault Ste. Marie, notre ville natale à Sharon et moi. Il s'agit d'une approche collaborative, axée sur les écoles et la collectivité, qui s'attaque aux problèmes de comportement et de santé mentale chez les enfants et les adolescents. Basée sur de vastes partenariats communautaires, l'initiative vise, dans un premier temps, à prévenir et à dépister les problèmes avant qu'ils ne se développent et, dans un deuxième temps à apporter une aide ciblée, à offrir des traitements spécialisés et à effectuer des interventions d'urgence, si nécessaire. Voilà un excellent exemple d'apprentissage et de collaboration. Cette solution pour veiller à ce qu'aucun enfant ou adolescent ne soit oublié a d'ailleurs été adoptée dans plusieurs autres collectivités ontariennes.

La maladie mentale apparaît et évolue en raison d'un mélange complexe de facteurs qui cachent encore bien des mystères. L'omniprésence de ce problème au Canada accentue l'importance d'éliminer les préjugés qui l'entourent et de s'y attaquer sérieusement comme à un enjeu de santé publique touchant nos familles, nos enfants et tous les Canadiens. Puis, l'espoir ne manque pas. Les avancées scientifiques sont phénoménales, particulièrement au chapitre de la compréhension du cerveau, ces 20 dernières années. À l'approche de 2017, pouvons nous étendre notre bienveillance à ceux qui sont frappés par la maladie mentale ?

Toujours en matière de santé, pouvons nous renouveler notre engagement à veiller au bien être physique et psychologique de nos enfants en favorisant l'activité physique et sportive ?

Pouvons nous devenir une nation véritablement bienveillante en accordant une importance prioritaire au placement d'enfants dans des familles d'accueil où ils recevront soutien et amour, alors que seulement 10 % d'entre eux trouvent un foyer ?

Pouvons nous nous dépasser en tant que nation où les familles, les amis et les enfants sont au cœur des priorités ?

Se dépasser. Pourquoi ne pas en faire notre but en tant qu'apprenants et innovateurs, en tant que bénévoles et philanthropes, en tant que membres d'une famille saine et forte, d'une communauté avertie et bienveillante ? Nous dépasser dans notre étude du Canada et du monde et, en fait, dans tout ce que nous entreprenons collectivement et personnellement. Pourquoi ne pas en faire notre but pour le Canada de 2017 ? Ne le faisons pas de façon détachée, mais de façon engagée, pour des raisons aussi pratiques que celles qui ont motivé la Confédération, en 1867. En dépit de tout ce qui a changé depuis, aujourd'hui encore, nous n'avons d'autre choix que d'être un pays ambitieux.

Dépassons nous. Parce que nous le pouvons. Parce que nous le devons.